L'Avenir de la Nouvelle-Orléans.
BUREAU No 127, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE 14 MAI 1882

CHARLES DARWIN.

Il n'est pas sûr que ce nom, lorsqu'un jour plus tard le compte des hommes qui ont illustré le dix-neuvième siècle, ne prenne pas place parmi les cinq ou six noms les plus considérables. Le grand inventeur est celui qui ne rencontre pas seulement une vérité scientifique, mais dont la découverte modifie les données fondamentales de la pensée humaine. Darwin appartient à la famille de ces génies-là. Nous avons en lui moins qu'un Newton sans doute, mais beaucoup plus scientiquement qu'un Linné ou un Cuvier.

Charles Darwin est un exemple frappant de cette loi de l'hérédité qui est le fond de sa propre théorie. Il offre en sa personne un cas mémorable d'atavisme. Son grand-père Erasme Darwin, qui fut un poète ingénieux, doué en même temps un naturaliste, un naturaliste, un philosophe, et il avait publié, sur les lois de la vie organique, des vues qui ont une parenté frappante avec la transformisme. Erasme abusait, à peu de chose près le même âge avancé que son petit-fils, et il avait commis lui, le désagrément d'être un objet spécial d'aversion pour l'orthodoxie de son temps.

C'est en 1859 que Charles Darwin a publié son mémorable ouvrage sur l'origine des espèces par la sélection naturelle. — Ces idées avaient pris cette direction longtemps auparavant dans le voyage du voyage scientifique qu'il fit très jeune encore à bord du Beagle. Il ne cessa dès lors de réunir des faits, de contrôler ses hypothèses, de mûrir sa conception. Il ne se hasarda à donner un premier aperçu à celle-ci qu'en 1844, après cinq ans de recherches; et quand il la fit enfin connaître au public, c'était après plus de 20 années d'études. Encore fallut-il qu'il y fût obligé pour prendre date. Un savant naturaliste et voyageur distingué, M. Alfred Wallace, était arrivé des résultats semblables à ceux de Darwin et avait publié dans un recueil scientifique des observations "sur la tendance des variétés à s'éloigner indéfiniment du type originel." Le principe de la sélection naturelle était déjà tout entier dans le Mémoire de ce dernier. Il mentionne, de sorte que Darwin dut se hâter dans l'intérêt de sa réputation de priorité. Alfred Wallace est à Darwin ce que Adams a été à Le Verrier.

Le trait capital de la physionomie scientifique de Darwin est le résultat extraordinaire de la patience dans l'étude des détails et de la hardiesse dans la généralisation. Il ne faut jamais oublier que le savant auquel nous devons la synthèse des conditions de la vie dans le monde, n'a pas été élevé que par l'observation, le plus patiemment, de ces a posteriori qui ne prouvent pas grand-chose, et n'a conservé jusqu'à ses dernières jours de prononcer des décrets mainteneurs sur des points spéciaux de la science. On pourrait même dire que Darwin laisse une théorie se dégager en quelque sorte toute seule de la multitude des détails et que les arbres chez lui empêchent un peu de voir la forêt. Darwin, contrairement à ce qu'on s'imagine ordinairement est objectif, non seulement comme observateur—Darwin est un observateur, on expérimentateur encore plus qu'on pense. Cet auteur d'une nouvelle philosophie de la nature est en même temps l'auteur de monographies sur les cirripèdes, les orchidées, la fécondation et le mouvement des plantes, sur les plantes insectivores, sur les vers de terre. Il avait toujours en tête et menait de front une multitude d'expériences. Il les répétait, les contrôlait pendant trente ans, quelquefois une, avant de les faire connaître.

On qu'on appelle aujourd'hui le darwinisme n'est pas qu'il soit à peine nécessaire d'en rappeler les traits principaux. Le point des idées dont se compose le système est celle-ci. Les ébauches de l'hérédité, du milieu et du développement prédisent, dans l'organisme, les variétés et les mutations qui peuvent à se propager et à se fixer par la génération. Ces variations entraînent des différences d'aptitudes, on pourrait dire de vitalité, et en tranchant par la défaite ou la victoire dans la grande compétition pour l'existence. Ainsi se perpétuent une sélection naturelle, la disparition des moins doués et le survivance des forts. Mais la variété ainsi produite, triomphante, fixée par l'hérédité, finit par constituer une nouvelle espèce, et bien qu'on peut se représenter toutes les espèces possibles, comme dérivant par des lois variables et successives d'un petit nombre de types, et remonter de la sorte jusqu'à l'unité primitive de la matière organique et de la vie. Puissante synthèse! Horizons nouveaux ouverts de deux côtés au bonds qu'éprouve l'homme de connaître l'origine des choses!

Tous Darwin n'est pourtant pas là; et le mot qui demandé quelquefois si en théorie de l'instinct, par exemple, n'était pas aussi féconde pour la psychologie que le transformisme l'a été pour les sciences naturelles. Du moment que l'instinct, en effet, cesse d'être un de ces mots vagues dont se satisfait l'ignorance, du moment qu'il devient une habitude transmise par l'hérédité sous forme de mouvement spontané, irréfléchi, inconscient, il est difficile de ne pas étendre la bénédiction de cette application au sentiment moral. Les philosophes qui considèrent ce sentiment comme une faculté spéciale de l'homme, comme un élément de un nature supérieure et un fait irréductible de la constitution spirituelle, les Adam Smith, les Kant, seraient jusqu'à un certain point mécontents.

On qui leur manquait, c'était d'avoir eu vraisemblablement, par delà la spontanéité naturelle de l'émotion morale, à l'origine de cette émotion; d'avoir de ne pas avoir osé d'avouer que tout a une cause, et les idées en apparence fondamentales comme le reste. Il y aurait un travail infiniment curieux et intéressant à faire; ce serait de chercher le principe de nos sentiments les plus intimes, les plus profonds, les plus secrets, de l'homme et de la pudeur, par exemple, d'en analyser toutes les nuances et les délicatesses, et de les retrouver dans des besoins primitifs, dans des nécessités matérielles, dans les conditions de la vie animale à en naître, tout cela fixé par l'usage, transmis par la tradition, et suffisamment développé à l'état d'instinct impérieux, insurmontable, inexpliquable de nous-mêmes.

C'est le propre des conceptions scientifiques puissantes que de surprendre en tout sens, modifiant pour ainsi parler, avec le système de nos connaissances, le mécanisme de la pensée humaine. Quelles révolutions dans l'histoire de l'esprit que la découverte de la forme de la terre, celle de sa rotation autour du soleil, celle de cette espèce flottée et silencieuse qui terrifiaient l'âme de Pascal; mais quelle révolution aussi dans la science que cette théorie de l'évolution qui nous fait voir l'homme, la société, le monde intellectuel et moral tout entier, sortant de la cellule primitive!

ED. SCHERER.

(Dans le *Temps*.)

—Le maréchal-que vainqueur de l'Alsace-Lorraine vient de reconnaître valable l'option ou l'émigration de 500 personnes.

HISTOIRE VRAIE
D'UN FANTOME.

L'autre soir, dans un vieux château, la conversation vint à tomber sur les apparitions, les revenants, les fantômes. Chacun se mit à conter son histoire, et immédiatement les jeunes femmes se rapprochèrent les unes des autres. On ne voyait malgré elles, retourner, en frissonnant, la tête derrière leur fauteuil lorsque les récits devenaient trop palpitants.

—Et vous, me dit-on, n'avez-vous pas connu dans votre vie une aventure de revenant, une histoire à faire frémir? Allons, soyez indiscret, et contez-nous quelque chose.

Je le veux bien, dis-je, et puisque vous d'en prie, je vous raconterai un fait absolument vrai, qui m'est personnel, et sur lequel je n'ai jamais ouvert la bouche, bien qu'il soit des plus étranges et des plus mystérieux.

Il y a longtemps de cela, je m'en souviens cependant comme si c'était hier. "A la fin de l'automne de 1868, j'allai voir un de mes amis, sous-préfet dans une petite ville de province de la France. Depuis plusieurs mois il me tourmentait tellement pour que je vinsse le visiter dans son installation nouvelle, que je me décidai à quitter Paris. C'était d'ailleurs un ami des plus intimes, un vieux compagnon d'enfance et de jeunesse: j'avais assisté à son mariage; sa femme était charmante de bonté et de grâce, et le jeune ménage tenait à me montrer son bonheur dans toute son intimité, et de plus à me présenter deux jolies petites filles nées dans la résidence.

"Le Sous-Préfet fut fêté, choyé, si-je besoin de le dire, et bientôt initié à tous les secrets de l'administration. Trois jours après mon arrivée, je connaissais la ville entière, que l'on avait fait défiler pour moi dans le cabinet et dans la salon de la sous-préfecture. Quant aux curiosités, on vient célébrer, aux ruines, aux fabriques, je les possédais bientôt à fond. Cette besogne terminée, je priai mes amis de me laisser vivre plus calme et nous passâmes notre temps à deviser entre nous, sans le secours d'aucun admission.

"Chaque jour, vers quatre heures, A... faisait atteler son phaéton pour faire une promenade et nous ne revenions en ville qu'à l'entrée de la nuit. Les environs de X... furent bientôt épuisés.

"Demain, me dit un soir mon hôte, nous irons plus loin que d'habitude, je veux te conduire aux *Pierres-Noires*; ce sont d'anciens dolmens fort curieux, situés dans des landes isolées et sauvages qui ne te déplairont pas; ma femme ne les connaît pas encore, nous l'emmènerons."

Le lendemain nous partîmes à l'heure dite, A..... conduisait; ma jeune femme était à ses côtés. Quant à moi, l'occupais seul la banquette de derrière; nous n'étions nous accompagnés par aucun domestique afin de rester entre nous.

"Il faisait un vent froid, un temps gris et sombre; le paysage, en effet, n'était point gai, et, lorsque nous arrivâmes aux *Pierre-Noires*, le jour commençait déjà à tomber. Nous mîmes pied à terre. A... garda les chevaux; je mis le bras avec ma jeune femme, quelques pas dans les champs pour aller voir du près les gigantesques vestiges de la religion des Druides, nos ancêtres. Ma compagne voulut graver le nomme de Pétrel gravé, j'étais placé sur les premiers pour le lire, je vis comme en silhouette de toute beauté, parait avec apparence à un prétendant.

"Pétrel à un mètre de distance, Pierrette laisse voir une figure fantastique; on le tourne, une nouvelle figure se présente, non rond, deux grux yeux, une bouche béante tantôt grande, tantôt petite selon le tour donné à la pierre. Figure que l'on peut varier encore en intentionnant les doigts dans le dédoublée.

—On demandait à un sculpteur dramatique lequel il préférait de "Cartie" ou de "Lekain." "Tous deux, dit-il, sont de bons acteurs; mais Arlequin, a un "art" que Lekain n'a pas."

—Mettez poisson, mettez oisons, l'ancien en dactylographe, vulgairement appelé poisson volant en cuisine, est un des êtres les plus malheureux de la création. Ce petit poisson, dont le corps a des reflets d'argent et d'azur et que l'on rencontre dans la Méditerranée et l'Atlantique, est assez coco-ngité; il grand continuellement la faim sont en nageant, sont en volant, et son délai le faisant remarquer davantage, ces ennemis ont pris tout pour le traquer de tous côtés.

Dans l'eau ce sont les cachalots, les dorades, les bonites, les cerphèdres, qui s'acharnent après ce pauvre martyr; dans l'air ce sont les gallinels, les frégates, les albatros et d'autres oiseaux plus vores on bien les marins et les pêcheurs, car, ce qu'on ignore généralement, le chair du poisson volant est très recherchée.

On mange du poisson volant en Amérique, principalement aux Antilles où il est parfois et abondant que pour quelques sous on en achète des douzaines. Le mode dernier à la Barbade, une grande pêche de ce singulier malacoptérygien a été organisée par quatre Américains à bord d'un yacht.

—Le *Revue politique et littéraire* publie des extraits d'un ouvrage qui vient de paraître, à Vienne, sous le titre: *Folie et histoire* par M. Von Jenke.

De nombreuses erreurs y sont rectifiées.

Ainsi il ne faudrait plus dire: "l'œuf de Christophe Colomb," mais bien "l'œuf de Brunelleschi". Quant, d'après M. Von Jenke, Parchitecte de Sainte-Marie-des-Fleurs, à Florence, qu'il avait à Colomb l'apologue de l'œuf.

Bien avant M. de Talleyrand, il subissait une variante du mot: "La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée." Voltaire a dit dans son Dialogue XIV, *Le Chapon et le Poularde*, vers le milieu de Pétrarque dénonce du Chapon sur les Contrédictions humaines: "Il (les hommes) n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées."

Il n'est pas impossible que Voltaire lui-même ne se soit inspiré des Distiques moraux de Dyonisios Catos, plusieurs fois imitée et commentée en français, et où on lit ce vers:

Sermo hominum mores et celat et tegitant idem.

Harpi, ajoute le *Revue*, le savoir et l'élève de Leco de Lapouyat, a réclamé pour lui-même l'honneur d'avoir refait le mot dans la forme attribuée à Talleyrand.

La *Finis Polonia* que Kosciusko aurait crié en tombant dans la bataille de Maciejowice, a été démenti par lui-même dans une lettre en cette langue, qui avait recueilli l'anecdote dans son *Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II.*

"Remarquez, écrivait-il, qu'avant la fin de la bataille j'avais été blessé pourquoi mortellement et que je n'ai repris dans mon pâmoison que deux jours après."

Et Von Jenke prétend aussi,—ici il veut trop prouver, me semble-t-il,—que César n'a pas dit le fameux: *Alea jacta est!* Il n'apporte à l'appui de son opinion que des considérations tirées du caractère de César, ce qui est insuffisant.

—On ne connaît pas d'une manière véritablement certaine le jour de la naissance de William Shakespeare. Une inscription placée sur la maison où il est né à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, maison qui a été acquise par la nation, porte ces simples mots: "L'immortel Shakespeare est né dans cette maison."

D'après une tradition locale, le plus grand poète dramatique de l'Angleterre aurait vu le jour le 23 avril 1564. On qui n'est pas douteux, c'est qu'il mourut le 23 avril 1616 à cinquante deux ans, et que ses cendres reposent à Stratford. Cette date du 23 avril a été choisie pour la célébration de l'anniversaire de sa naissance qui a lieu chaque année à Stratford et à Londres. Ce sont les membres des *Clubs Savage et Urban* qui organisent dans la capitale la fête traditionnelle en souvenir du fameux dramaturge.

Cette année au *Club Urban* de nombreux toasts ont été portés, des discours prononcés et des pièces de vers récitées par des administrateurs du poète. Au *Club Savage*, toutes les personnes présentes ont lu à la mémoire de Shakespeare, mais en observant le silence solennel, tout speech étant interdit par le règlement.

—Cipes en Angleterre et aux Etats-Unis que l'art de la réclame se pratique le mieux. La réclame envahit jusqu'aux pavés des rues, jusqu'à l'asphalte des trottoirs que l'on recouvre de lettres, de signes, de chiffres de formes bizarres, et qui deviennent de la sorte tout aussi produits que des chaussées de bitume.

Dans les quartiers les plus fréquentés, des voitures traînées par des chevaux magnifiques, conduits par d'élégants jockeys portant des annonces monumentales; ou bien ce sont des *sandwich men*, d'où-à-dire des individus transformés en affiches ambulantes.

On construit une sorte de guérite ou de cases où tout coquet ne manque que des rideaux; on y enferme un homme de bonne volonté, puis on tapisse cette bâtisse d'annonces de toutes couleurs.

Les *sandwich men*, véritables tortures de la spéculation, cheminent lentement afin de permettre au public de lire sur toutes les façades de leur carapace. Le dernière nouveauté en ce genre de réclame original a fait son apparition dans Hyde street, à Londres, et y a causé une vive curiosité. On a vu tout à coup des gens au regard triste, abattu, portant le costume des prisonniers, les cheveux complètement rasés et sur le dos une toile noire où grosses lettres: "Quelque chose."

On n'était pas des prisonniers évadés comme Bont passe un instant quelque personne impressionnable, mais de nombreuses affiches ambulantes annoncant la nouvelle comédie intitulée: *Quelque jours*, qui se joue au Criterion Théâtre.

—Il est question, en Angleterre, de construire un canal maritime, sur le modèle du canal de Suez, dans l'ouest de l'Angleterre; il s'agit de percer, à travers de la mer, l'isthme qui divise la baie de Bridgewater à partir de l'estuaire de l'Ebre. Le canal projeté, en unissant la Manche et le canal de Bristol, par une voie navigable, abréglerait aux steamers bâtiments de mer de fort tonnage, matériel les rescousses des mines de houille et de fer du Midi de la principauté de Galles et les produits des ardoises de cette contrée, qui, vu le prix élevé des transports, ne trouvent dans l'obscurité aucun débouché. Elle en forme en fontère, tirant des vidéoux pour ne plus apercevoir ces clarté ci-dessus.

Elle se mit à cacher autour de sa chambre, pouvre, absorbée, rôdant dans son esprit la plupart ensuite de la mort de Philippe. Elle en parlait, mais tout haut disant: "Je perte malheur à tout ce qui m'approche!" Le son de sa voix effrayait dans le silence. Elle s'allongeait, sur sa chaise longue et essaya de fête. Mais des sons de cloches lui tintèrent aux oreilles, comme un glas funéraire.

Elle voulut alors aller jusque chez Philippe pour savoir ce qu'il faisait. Elle ouvrire le petit seize sur la pointe du pied. Elle vint jusqu'à la porte de la chambre de son mari. Tout était silencieux et obscur; il brait, il bouillait. Elle crut qu'il dormait, et entre idée la rassura un peu. Elle revint à sa chambre et passa le reste de la nuit à demi éveillée, dans une agitation que rien ne pouvait calmer.

Philippe n'était point dans sa chambre. Il ne dormait pas. Il s'était enfermé dans son cabinet, étend un rouge-chaussée, au-dessous de la chambrière Claire.

Il n'ignorait pas que la vendeuse qui se préparait entre le duc et lui serait nécessaire. Les pourparlers s'étaient vite rompus entre lui et le duc de Bouillon, et l'affaire, étant d'une complicité si intime dans sa gravité, Poncard avait dû rapidement conclu.

Malgré les applications injustes de Mouhnet, qui voulait à tout prix éviter le scandale, rendez-vous avait été pris pour huit heures du matin. On devait se trouver à la limite des bois de Fontenay-aux-Roses et de la Varenne, à égale distance des deux habitations, à ce même rendez-point des Etangs qui, quelques jours auparavant, résonnait des joyeuses aubaudes et des rires des chasseurs prêtant fête en lanch complimentaient préparé.

L'arme choisie par le duc était le pistolet. La distance trente pas, le feu à volonté. Philippe accepta ces conditions sans un mot, sans un geste. Il ne voyait rien, ne comprenait rien, ne pensait rien. Il était comme un automate, il obéissait à un mot d'ordre, il allait, il allait, il allait